

## CHAPITRE VI

Romoald a prévenu ses frères. Déjà trois fois le soleil s'est levé depuis le jour où, après le repas de midi, en présence d'Anne et d'Alain, l'aîné des Hauteœur a demandé le silence et a déclaré hautement ses dernières volontés. Après quoi, prenant Alain par la main, Romoald a voulu lui-même lui montrer en tous ses détails la baronnie de Hauteœur. Depuis le faite de la

tour où guette la sentinelle vigilante, jusque dans les profondeurs des voûtes basses, l'enfant l'a suivi partout. Partout il retrouve des souvenirs d'anciens sièges que Hauteœur a soutenus avec vaillance, et la curiosité du descendant des preux hardis est excitée en maints endroits et se traduit par des demandes qui réjouissent l'âme de Romoald. Mais il arrive un moment où cette curiosité met l'oncle dans l'embarras. Certaines portes fermées au fond des souterrains, et d'où il semble à Alain entendre s'élever des gémissements, le font arrêter, prêter l'oreille et formuler des questions auxquelles Romoald espère couper court en disant :

« Passons plus loin, ce sont des cachots occupés pour l'instant.

— Et par qui donc, seigneur ?

— Par des prisonniers.

— Quels sont leurs crimes... et ne peut-on?...

— Cela, enfant, reste encore mon secret.

— Mais, mon oncle... permettez que je supplie...

— Tais-toi, Alain, ne me questionne pas et ne te fais pas le défenseur de gens que tu ne connais pas. »

Ces portes fermées intriguent beaucoup l'enfant. Il en fait part à sa mère, ajoutant que Sigismond et Ennoch les ont escortés dans cette visite, et qu'il a remarqué des signes d'intelligence entre le maître et le

vieux valet : signes qui, chez Sigismond, lui ont paru de mauvais aloi.

« N'oubliez pas, mon fils, qu'aux cœurs charitables Dieu sera plein d'indulgence. »

Telle est la réponse d'Anne. Cette mère, que la pensée du devoir a seule conduite à Hauteœur, est pleine de tristesse. Elle aussi a découvert chez Godefroy et Jehan des regards qui l'inquiètent. Ses instincts maternels s'alarment d'apartés auxquels les barons se livrent. Le sourire narquois qu'ils affectent depuis la déclaration de Romoald ajoute à ses appréhensions. Si Alain allait souffrir ! S'il devait ne pas être en sûreté dans le vieux château !

Elle supplie Alain de ne pas manquer aux égards dus aux frères de son père, et de respecter leurs idées, tant qu'elles ne froissent pas celles de Dieu : « Mon fils, mettez-vous en leur place, et songez à la déception que vous éprouveriez en voyant passer à d'autres mains une succession que vous pouviez espérer. Soyez sage, prudent et prévenant à l'égard de vos oncles. »

La digne veuve d'Achille et son fils avaient vu juste. Godefroy et Jehan de Hauteœur, pris d'ombrage au sujet d'Alain, combinaient un plan qui leur permit de le perdre quand l'heure propice aurait sonné, et le coup d'œil dur et méchant de Sigismond, saisi par Alain,

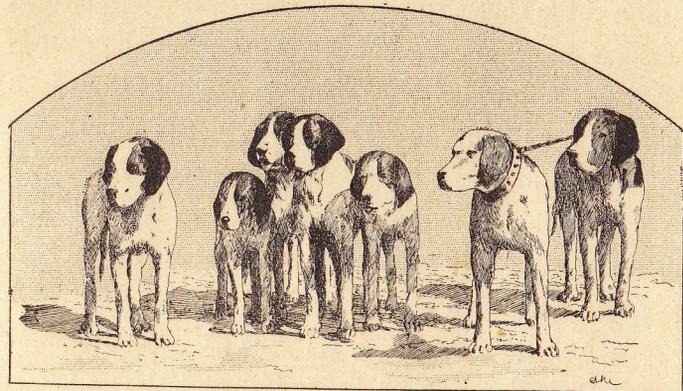
répondait à celui de commisération pour les victimes, que le serviteur venait de rencontrer chez Romoald. Le misérable sentait que les gros secrets de la tour étaient désormais pour lui les seuls liens qui l'attachaient au baron, et il n'avait garde de les laisser rompre. Les prisonniers, les prisonnières languissaient pour conserver une influence à Sigismond. Et, comme le démon sur terre, cet homme cherchait à étouffer tout sentiment tendre chez son maître. Romoald avait besoin de lui tant que dans la tour des voix suppliantes demanderaient merci!

Un matin, Alain sortit de bonne heure avec ses chiens. Il était suivi d'Ennoch, le faucon au poing. Le plaisir de se livrer à la chasse avait rendu matinal le jeune baron. Des chevaux piaffant dans la cour furent vite enfourchés, et, comme deux amis, l'enfant et le valet sortirent pour parcourir la campagne. Romoald avait spécialement attaché Ennoch au service de son neveu.

Alain était adroit, le gibier était abondant; aussi la chasse fut une vraie partie de plaisir pour le jeune seigneur, si bien que, les heures se succédant, il s'aperçut que le moment du repas était venu. Qu'allait penser sa mère s'il s'attardait encore? se dit-il. Et Ennoch lui ayant fait observer que le ciel s'était couvert de nuages,

ils piquèrent leurs chevaux et prirent au galop le chemin de Hautecœur.

Malgré la rapidité de leur course, ils n'étaient pas arrivés à moitié route, qu'une forte grêle, poussée par le vent et accompagnée d'éclairs et de tonnerre, s'abattait sur le pays. Force fut aux chasseurs de chercher un refuge.



Bientôt après, les deux chevaux fumants s'arrêtaient devant une mesure ouverte à tous les vents, et que le flair des fins limiers avait seul pu découvrir, tant elle se cachait dans un nid d'arbustes et de broussailles. Un vieillard presque aussi décrépité que son repaire s'y tenait assis dans un coin, prêtant l'oreille aux histoires d'une fillette d'environ dix ans, qui lavait quelques herbes et les déposait ensuite dans une jatte.

« Grand-père, dit-elle, en voyant Alain, est-ce

bien possible, bon Dieu ! un noble étranger vient d'entrer chez nous.

— Vraiment ! fit le vieux, offre-lui notre siège, et cours chercher un brin de fagots. C'est l'orage qui l'amène, sans doute ; son justaucorps sera mouillé, fais-le sécher. »

Ce fut la chaise sur laquelle était assis le vieillard au moment de l'entrée d'Alain que la petite fille alla quérir. En disant « notre siège » le brave homme l'avait bien nommé, car c'était le seul que renfermât la cabane :

« Mais attends un moment, dit encore le paysan avec vivacité et redressant sa tête que le poids des années avait rendu vénérable. Attends !... dis-moi, le seigneur est-il d'un certain âge ?

— Non, grand-père, il est jeune, très jeune.

— Oh ! alors, sois polie, prévenante. L'étranger a toujours su que la cabane du marin Kerlandec n'est jamais fermée pour qui a besoin de s'y reposer, à moins qu'il ne soit... »

Il s'arrêta. Alain engagea la conversation avec le vieillard et apprit que la misère la plus profonde était son partage et celui de sa petite-fille. « Cette enfant, sa consolation, son soutien, son guide (puisqu'il était aveugle), était seule à veiller à tout, et là où le nécessaire manque, ajoutait le marin, les soins ne sont qu'une

mince besogne. » Mais de tous les maux qu'amène la pauvreté, aucun ne peut dépasser les tortures morales souffertes dans cet intérieur misérable. La mère de cette enfant avait disparu depuis bien des années. « Elle était belle et sage, dit le vieux, et, si ce n'étaient les donjons qui nous font peur, nous dirions que les anges sont venus nous la prendre pour la monter tout droit dans le Ciel. Mais ça ne se fait plus ainsi maintenant, c'était bon du temps des prophètes.

— Comment, que dites-vous ? Que parlez-vous de donjons ?

— Oh ! à un vieillard qui souffre l'on ne saurait empêcher de dire ce qu'il pense. Oui, les sires de Retz, de Hauteœur et autres, en répondront devant Dieu ; et ce n'est pas moi qui ferai brûler un cierge pour la délivrance de leurs âmes.

— Le sire de Hauteœur, dites-vous ; mais, qu'a-t-il fait ? Prenez garde, vieillard, d'insulter à son nom... »

La petite fille, effrayée de l'accent qu'Alain venait de mettre dans ses paroles, était allée se blottir dans les jambes de son grand-père.

« Oh ! à cœur qui déborde il faut autre chose que des paroles, et vous, que je ne connais pas, seriez-vous le baron de Hauteœur lui-même, qu'avant de repasser

Kerlandec reprit :

« Mais, jeune homme, vous qui m'écoutez, vous connaissez sans doute le sire de Retz, vous connaissez ses amis le baron de Hautecœur, celui de...

— S'il ne me reste guère de souvenir du premier, je connais assez le second pour chercher ici à le défendre des injustes soupçons que vous formulez contre lui.

— Des injustes tortures qu'il inflige aux victimes de ses passions, vous voulez dire ! Mais, puisque vous le connaissez, portez-lui la malédiction du marin Kerlandec. Il se peut qu'il ne la compte pour rien, mais, aux yeux du grand Dieu qui m'entend, elle vaudra quelque chose. Sous nos haillons, nous avons des cœurs pareils à ceux des nobles et des grands, et on peut se faire mal en cherchant impunément à les déchirer. Aussi fasse le Ciel que l'orage en tombant foudroie dans un jour de colère le tyran de Hautecœur.... fasse...

— Pas d'imprécations, vieillard ; outre qu'elles feraient injure à vos souffrances, je ne saurais les entendre sans sentir ma bile s'échauffer.

— Qui êtes-vous donc, dites alors, chevalier ou baron ? Seigneur, qui êtes-vous ? Je ne rétracte rien de ce que j'ai avancé. Les méchants m'ont mis au cœur bien du sang noir qui demande à sortir. Mais qui êtes-vous ?

— Je suis... je suis le baron de Hautecœur.

— Vous! Hors d'ici, seigneur Romoald! hors d'ici. Mes murs lézardés ne doivent pas servir d'asile au maître de la tour crénelée... Arrière!... Sortez!... Sortez de ma demeure... Mon enfant, qu'avais-tu parlé d'un jeune étranger?... Oh! mon Dieu, pour un instant rends la vue à l'aveugle, qu'il pourfende le monstre, l'assassin entré chez lui... »

Et Kerlandec allait, venait, s'agitait, et, dans la vivacité de ses mouvements, repoussait la petite fille épouvantée qui lui barrait le passage et l'empêchait d'aller se heurter contre les murs ou les objets de la salle... Il arriva sur Alain.

« Je vous tiens, baron, je vous tiens. Plût au Ciel que je vous écrase comme un vil serpent. Où est ma fille? répondez, rendez-la-moi. »

Ennoch, effrayé, se précipite entre le seigneur et Kerlandec.

« Vous vous méprenez, dit-il avec vivacité, le baron présent ici n'est pas celui qui excite votre courroux. Sire Alain de Hauteceur n'a rien de commun... »

— Quoi! Alain de Hauteceur! le fils du baron Achille, de celui qui périt par le poison, adroitement donné par les ordres de Romoald? C'est lui! C'est lui qui vient ici prendre la défense de l'assassin de son père! Mais, plus criminel que son oncle...

Ennoch, furieux, s'élançait de nouveau sur Kerlandec et le saisit par le bras :

« Arrête, lui dit Alain, et s'adressant à l'aveugle :

— Cessez de juger et de condamner. Oui, je suis le baron Alain, fils d'Achille de Hauteceur. Élevé par une mère pieuse et bonne, je n'ai pas sucé le fiel de la vengeance, et n'ai au cœur que de la pitié, des prières pour l'homme coupable...

— Tonnerre et peste! Elle a fait de vous une femmelette et non un chevalier, défendant l'honneur de sa maison.

— Écoutez avant de condamner. L'homme que vous accusez, qui, dites-vous, a le cœur fait de fiel et les mains pleines de sang, se trouve en ce moment calomnié par vos malheurs. Romoald de Hauteceur ne répond pas au tableau hideux que vous en avez tracé, et, s'il est dans la tour des âmes qui gémissent, il n'en est ni le geôlier ni le tyran.

— Qu'en savez-vous, seigneur Alain?

— J'en ferais le serment sur la croix de mon épée. Mais si mon oncle a pu commettre des fautes, nous ne devons pas être les juges des égarements de sa jeunesse.

— Ah! pour vous, cela se peut! s'il vous plaît d'en avoir été victime dans les plus douces affections qui tiennent au cœur humain; mais pour nous, il n'en

saurait être ainsi. Votre âme, blanche encore des crimes hideux dont se sont chargées celles de nos fameux tyrans, les sires, nos seigneurs, ne peut en sonder la profondeur... Votre mère, dites-vous, vous a appris la pitié et les prières pour le coupable, mais elle ne vous a donc pas dit : « Tu tiens la vengeance de ton père dans tes mains, Alain, profite-en. » Et par le glaive et le poison vous n'extermineriez pas ce démon sorti des enfers ! Vous faites bon marché des sentiments, monsieur le chevalier ! Vous n'êtes pas comme cette petite que j'élève, moi, dans la haine de Romoald, afin que, après moi, elle l'en poursuive ainsi que ceux qui seront appelés à jouir de sa survivance... Le vieux donjon croulera sous le poids des malédictions !... Je mourrai content, si, ensevelissant le tyran, je le voyais écrasé sous sa masse... Ah ! jeune homme ! vous ne vous êtes pas senti, comme cette petite, conduire par la main jusque sous les murs du château, vous ne vous êtes pas jeté comme elle aux pieds de cet homme implacable et féroce, vous n'avez pas eu à crier : « Rendez-moi ma mère ! » tandis que son aïeul, privé de la vue, se traînait lui-même à ses genoux, suppliant de sa voix chevrotante d'écouter les prières de l'orpheline, ... vous ne vous êtes pas senti saisi, en cet instant, par le bras, devant le baron, et jeté par un vil serviteur dans le

chemin, comme ma petite-fille... Oh ! enfant, mort à l'infame ! Venge, venge celle qui t'aimait tant... les droits du suzerain ne s'étendaient pas sur la mère de famille,



retiens-le bien mon enfant... et que Dieu m'accorde de jouir des maux attirés sur cet être infâme par nos malédictions. Seigneur Alain, vous n'aimiez donc pas votre père ? Malheur à vous ! Mais nous, qui pleurons, ne venez pas nous insulter par votre indifférence !... Si

vous êtes à Hauteceœur, parlez-nous des souterrains de la grosse tour, dites-nous où est ma fille, la mère de cette enfant, la belle Berthe, fille de Kerlandec... parlez... répondez ! »

Alain était tombé sur sa chaise. Il ne voyait, n'entendait plus rien. Cette scène, révélatrice des horribles forfaits de l'homme auquel il était appelé à succéder un jour, le brisait de honte et de colère. Il en voulait presque à sa mère de ne lui avoir pas tout dit. Elle le laisserait recueillir une succession entachée de semblables crimes!... Non!... il était impossible qu'elle connût la vie de désordre de Romoald... Si cet homme, ce marin le trompait!... s'il était fou!... Cependant il existait une certaine suite dans ses idées...

Kerlandec venait de remuer chez l'orphelin la fibre vengeresse, et le jeune homme sentait son cœur torturé par un effroyable tumulte de sentiments divers. Alain croyait rêver! Tout à coup, il se leva brusquement.

« Kerlandec, dit-il d'une voix émue, je vous ai entendu... j'ai appris de vous de bien tristes choses... je veux avec vous... je vais... mais non... »

Et il se rassit.

Kerlandec avait recommencé à arpenter la salle, continuant ses imprécations. Ennoch s'était rapproché de son maître.

Alain, après un moment de silence, se laissant aller à ses impressions, reprit à demi-voix, en appuyant sur chaque mot :

« Le poison adroitement donné par ordre de Romoald... ô mon père!... De ce pas je vais demander raison de votre mort... mais non... je ne puis... sa défense!... « Mon fils, ne venge pas ma mort, je pardonne « à Romoald, que Dieu et les miens lui pardonnent de « même!... » Oh! ma mère!... Je comprends le sentiment qui vous a fait me taire ces lugubres récits... Vous avez craint la révolte qui se soulève en moi. Vous avez craint la vengeance défendue par l'époux adoré! Vos vertus ont grandi dans ce silence. Car vous deviez tout connaître, lorsque vous me dites ces paroles que je comprends aujourd'hui : « Mon fils, l'âme de votre oncle va, de par « Dieu, être commise à vos soins. » Vous m'avez dit cela en quittant Port-Cé, et je ne connaissais pas alors l'étendue de ma tâche... Grand Dieu! le fils de la victime est chargé de blanchir l'âme du meurtrier! A mon secours!... Où suis-je?... J'ai répondu du fond de moi-même par un serment de respect aux volontés de mon père et de ma mère!... Que faire! Que devenir!... mon sang bouillonne... ma main s'arme. Ennoch!... Ennoch!... »

Il tomba épuisé.

Quand il revint à lui, le calme avait succédé à l'effervescence de ses esprits troublés... Il resta longtemps morne, muet; puis, il leva la tête. Enoch lui tamponnait les tempes d'un coin de son mouchoir imbibé d'eau fraîche, dans une jatte que lui tenait la fillette. La pâleur de cette petite, ses yeux rouges de pleurs, le tremblement convulsif imprimé par la peur à son corps si frêle, touchèrent Alain.

« Pauvre enfant! dit-il, qui te soignera, toi, si jamais tu as besoin de sollicitude?... J'ai une mère, moi,... mais toi!...

— Mais elle, elle n'en a pas. C'est vrai, seigneur Alain, reprit le vieil aveugle; la fièvre pourrait dévorer sa tête et ses entrailles, mille tonnerres! que nul tendre secours ne viendrait à la malheureuse! Moi, débris du temps passé, je m'éteindrai encore sous ses caresses, mais elle... mais elle!...

— Kerlandec, priez Dieu qu'il me prête assistance, dit Alain, et si, comme vous le croyez votre fille est enfermée sous les voûtes de Hauteccœur, je jure ici, de par l'âme de ma sainte mère, dont je vous prie de ne pas parler dans vos heures de colère, de par la sainte âme de mon père martyr, je vous jure que je chercherai et ferai tout ce qu'il est en mon pouvoir pour ramener la joie à votre foyer.

— Que Dieu vous entende, noble seigneur! s'écria Kerlandec, qu'il vous entende et vous bénisse! Quoi! vous nous la rendriez cette mère, cette fille tant pleurée. »

Et, les bras tendus dans le vide, l'aveugle arriva jusqu'auprès d'Alain, aux pieds duquel il se précipita, tandis que sa petite-fille, ayant fait de même, baisait les mains et les genoux du chevalier.





MADAME  
L. DE BELLAIGUE

LA VENGEANCE  
D'UN  
HAUTECŒUR

A. PICARD  
ÉDITEUR

BIBLIOTHÈQUE  
BLEUE ILLUSTRÉE



LA VENGEANCE  
D'UN HAUTECŒUR

ALOÏDE PICARD  
ÉDITEUR

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉDUCATION MATERNELLE

---

LA VENGEANCE  
D'UN HAUTECŒUR

PAR

M<sup>me</sup> L. DE BELLAIGUE, née DE BEAUCHESNE

---

*ILLUSTRATIONS DE MONTADER*

---



PARIS

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

7, rue Saint-Benoît, 7

À

MONSIEUR ET MADAME BIARNÈS

LOUISE DE B.